

Table des matières

- p. 11 Avant-propos de l'édition française
15 Introduction
- 49 *Igitur*
Écriture négative, 49
Insomnie, 54
La folie d'être né, 62
Le moi créateur et le regard de Méduse, 73
- 77 *Le « Livre »*
Tristesse du sans borne, 77
Fidélité et inconstance, 85
« Un livre, tout bonnement », 95
Le mécanisme, 104
Une lecture impossible, 112
- 119 *Le « Tombeau d'Anatole »*
Les mots du deuil, 119
Espoirs et craintes, 125
La faute et le sang, 131
Le secret, 136

- Le Néant et la chambre vide, 141
- Dépression, oubli, mémoire, 152
- Le temps, 163

- p. 173 *Hérodiade*
 - Le nom, 173
 - L'interminable cure, 182
 - Creusant le vers, 191
 - Épiphanies et tourments d'un monde nouveau, 200
 - Un désir caché, 210
 - Retour, 214

- 229 Bibliographie

Table des abréviations

- OCI : Mallarmé, *Œuvres complètes*, édition présentée, établie et annotée par Bertrand Marchal, Paris, Gallimard (« Bibliothèque de la Pléiade »), t. I, 1998.
- OC II : Mallarmé, *Œuvres complètes*, édition présentée, établie et annotée par Bertrand Marchal, Paris, Gallimard (« Bibliothèque de la Pléiade »), t. II, 2003.
- OCF : Mallarmé, *Œuvres complètes*, édition critique présentée par Carl Paul Barbier et Charles Gordon Millan, Paris, Flammarion, t. I (*Poésies*), 1983.
- Le « Livre »* : Jacques Scherer, *Le « Livre » de Mallarmé. Premières recherches sur des documents inédits*, Paris, Gallimard, 1957.
- Anatole : Mallarmé, *Pour un Tombeau d'Anatole*, introduction et notes de Jean-Pierre Richard, Paris, Éd. Du Seuil, 1961.
- NH : Mallarmé, *Les Noces d'Hérodiade. Mystère*, publié avec une introduction par Gardner Davies d'après les manuscrits inachevés de S.M., Paris, Gallimard, 1959.
- C I : Mallarmé, *Correspondance*, t. I : 1862-1871, recueillie, classée et annotée par Henri Mondor, avec la collaboration de Jean-Pierre Richard, Paris, Gallimard, 1959.
- C II-XI : Mallarmé, *Correspondance*, t. II-XI : 1871-1898, recueillie, classée et annotée par Henri Mondor, avec la collaboration de Lloyd James Austin, Paris, Gallimard, 1965-1985.

C Folio, Mallarmé, *Correspondance complète 1862-1871. Lettres sur la poésie 1872-1898*, préface d'Yves Bonnefoy, édition établie et annotée par Bertrand Marchal, Paris, Gallimard (« Folio »), 1995.

Avant-propos de l'édition française

C'est en 2001 que ce livre a vu le jour, en Italie. Je venais de terminer mon doctorat et je commençais la publication d'articles sur Mallarmé et sur Baudelaire. Dans les années qui suivirent, j'allais opérer un tournant dans mes recherches, en commençant à m'occuper de la poésie française du XX^e siècle, en particulier de l'œuvre de Michaux. Je suis toutefois revenu périodiquement à Mallarmé, l'auteur qui, depuis mon entrée à l'université, a le plus marqué ma vision de la littérature et, par conséquent, de la critique littéraire.

Le regard rétrospectif sur un travail désormais inscrit dans le passé entraîne inévitablement deux questions, l'une relative à la méthode, l'autre aux résultats atteints. Si je repense à la grande quantité de matériel et de réflexions accumulés au cours de mes recherches, je crois que ce livre peut être considéré comme assez synthétique. Un exemple. Je souhaitais commenter quelques pages du manuscrit relatif au *Livre* : j'ai conservé beaucoup de notes restées toutefois inutilisées par la suite. Ceci pour dire que j'aurais peut-être pu proposer des analyses plus amples ; et sur certains thèmes majeurs de l'univers poétique de Mallarmé, je me suis limité à me référer aux principaux spécialistes, sans risquer trop

sur un plan exégétique. Pourtant, il me paraissait très important, à l'époque, de ne pas courir à mon tour le risque de l'inachèvement. Et je suis satisfait d'avoir réussi quand même à rendre compte des quatre grandes œuvres inachevées de Mallarmé. J'ai cherché à écrire des pages critiques qui soient – dans les limites du possible – claires, tant dans leur langage que dans la trajectoire qu'elles dessinent.

Pour ce qui est de la méthode, je puis dire aujourd'hui qu'au fil des années je suis resté fidèle à une perspective qui ne sépare d'aucune manière (même lorsqu'il s'agit d'œuvres achevées) les textes de leur créateur. J'ai, au contraire, plutôt cherché à sonder la complexité des relations qui existent – aucune théorie ne pourra jamais complètement les renier – entre une page et la vie, notamment intérieure, de celui qui l'a écrite. Tandis que j'élaborais ce livre, j'ai été attentif à ne pas tomber dans le piège de certaines simplifications déterministes propres à la psychocritique. En même temps, je considérais que la psychanalyse, avec son attention aux traumatismes, aux obsessions, aux silences, et aux relations entre le moi et ses objets internes (y compris littéraires), pourrait offrir au critique de nombreux stimulants et de grandes richesses. Tout comme la philosophie, la psychanalyse, ou même seulement la biographie utilisée avec intelligence et jugement, peut élargir le sens et la portée d'une œuvre. Tel est le devoir, pour moi, du critique soucieux de toujours actualiser le discours à propos d'un livre ou d'un poème. Pas question de circonscrire ce discours, fût-ce même avec les instruments les plus raffinés de l'analyse formelle.

Imposée dans les trente ou quarante dernières années, la tendance à proclamer officiellement et de façon péremp-

toire (par exemple dans les appellations des départements ou des écoles de doctorat) la scientificité des études littéraires, n'en a pas moins occasionné, dans de nombreux cas, un appauvrissement tant des études elles-mêmes, que de la réalité concrète de l'enseignement de la littérature. Cette façon de faire, qui prétend s'inspirer du type de rigueur des sciences dures, s'est appliquée aux œuvres comme si elles étaient des organismes fermés, autosuffisants, pouvant être décrits de façon objective et aseptisée. Cette question avait d'ailleurs été abordée par George Steiner, notamment dans la première partie de *Réelles présences*. De toute évidence, je me suis senti son débiteur à partir des *Mots manquants*. Biographie et œuvre, existence humaine et objet littéraire ne sont pas des univers séparés et non-communicants. Une évidence qui semble, parfois, avoir été perdue de vue. Ainsi que s'est également perdu de vue le fait que revient précisément au critique la tâche difficile de faire dialoguer de façon correcte (et philologique) l'écrivain avec son œuvre. Surtout dans le cas où l'auteur en question a déclaré, de façon péremptoire, la nécessité de la « disparition élocutoire du poète ».

J'ai évoqué Steiner, que je considère, avec Maurice Blanchot (aussi différents soient-ils), comme un guide dans l'approche de la littérature. A ces deux noms, je voudrais ajouter ceux de Georges Poulet et de Jean Starobinski. Non pas pour invoquer des figures dont la grandeur est de toute évidence incontestée. Mais parce que leurs essais, dans la précision de leur langage et de leurs analyses, m'ont fait percevoir que l'œuvre à étudier devait l'être dans une perspective humaniste, au sens le plus riche du terme ; et, par là même, dans la mobilité et la souplesse de la méthode. Car c'est une

perspective où, de toute évidence, on ne peut jamais *oublier l'homme*. C'est l'homme, de fait – plus encore que son langage littéraire ou artistique – qui est l'objectif ultime de notre réflexion. Mon maître, au temps de l'Université, fut Enrico Guaraldo. Durant ses cours, il rappelait souvent aux étudiants : « la littérature nous intéresse parce qu'elle parle de l'existence ». Trente ans ont passé et je considère toujours que cette idée – particulièrement polémique à l'ère de la mode structuraliste – était juste. Pour cette conviction comme pour ses nombreux enseignements, pour m'avoir fait découvrir et aimer Mallarmé, je voudrais ici le remercier. Et puisqu'il ne pourra lire ces lignes, ma gratitude ira à tous ceux qui se souviennent encore de lui. Ainsi arrivera-t-elle également à tous ceux qui savent ce que signifie avoir eu un véritable maître dans ses années de formation universitaire.

Je voudrais y ajouter deux noms. Celui d'André Guyaux, qui, le premier, s'est montré prodigue de conseils et d'encouragements tout le temps que je passai à Paris pour étudier quand j'étais encore un tout jeune homme. L'honneur qu'il me fit en m'invitant au Colloque de la Sorbonne consacré à Mallarmé, en 1998, reste pour moi sans comparaison possible. Je voudrais enfin remercier Bertrand Marchal. Lors de nos rares rencontres, il s'est toujours montré d'une grande gentillesse, lumineux dans chacune de ses paroles.

Rome, août 2021